

Delvina Lavoie

UN MORCEAU D'ÉLISA

PARTIE I



NOUVELLE

Prologue

On croit souvent que partir est un acte de courage. On imagine la valise que l'on boucle, le billet d'avion serré dans une main moite et la sensation grisante de tout recommencer. On oublie de dire que partir, c'est également apprendre à se couper en deux.

À cinquante-et-un ans, Élisabeth pensait avoir épuisé le stock des bifurcations imprévues. Elle avait connu les amours qui s'effritent en silence, les carrières qui s'éteignent à petit feu et la poussière du quotidien qui finit par tout recouvrir. Pourtant, ce matin-là, entre le froid coupant de Montréal et la promesse incertaine d'une côte française battue par les vents, elle s'appropriait à commettre l'acte le plus fou de son existence : tout quitter par amour.

Rejoindre Joëlle, c'était embrasser une passion tardive, fascinante et exigeante. C'était croire qu'il est encore permis de se réinventer, même quand le corps porte déjà la marque des années. Mais l'Atlantique ne sépare pas seulement deux continents ; il sépare aussi ce que l'on cherche à devenir de ce que l'on laisse derrière soi.

Car comment s'offrir entièrement à une femme mystérieuse aux deux visages quand, à six mille kilomètres de là, le cœur reste arrimé aux voix de ses enfants et aux berceaux de petites-filles qu'on n'a pas encore tenues dans ses bras ? Comment choisir entre la naissance d'un amour et le fil de sa propre lignée ?

Ceci n'est pas seulement l'histoire d'une traversée. C'est le récit d'une femme prise au piège entre deux terres, deux amours et une vérité cruelle : pour apprendre à aimer sans se perdre, il faut parfois avoir le courage de traverser la tempête.

Le départ

Le matin était froid comme un souvenir qui s'accroche encore au mur. Élisabeth ferma les rideaux avec une lenteur qui ressemblait à un adieu non formulé, puis alla au lavabo et regarda son visage sans surprise, les traits marqués par les années et les rires forcés. À cinquante-et-un ans, elle connaissait le goût des départs. Pas seulement les voyages, mais les départs qui remettent tout en question : un travail qui s'éteint, un amour qui se fissure, une vie qui se replie sur elle-même et, parfois, décide de prendre l'avion sans prévenir.

Elle était née et avait grandi sans bruit au Lac Témiscouata, au Québec. Maintenant, elle quittait Montréal. Il y avait cinq heures de décalage horaire avec cette France qu'elle allait rejoindre. L'odeur du sirop d'érable et le bruit des tramways urbains semblaient encore accrochés à ses vêtements comme une seconde peau. Le plan du jour était simple en apparence : prendre l'avion vers Paris, puis rejoindre une petite ville près de la mer où l'on disait que la vie pouvait encore être tendre.

Élisabeth avait appris à dissimuler les bousculades intérieures derrière des gestes précis : fermer les boîtes sans excès de nerfs, ranger les objets qui rappellent trop les habitudes, et surtout, ne pas pleurer devant les jeunes qui vous regardent comme si vous étiez déjà une relique. Ses deux enfants, Maïa et Lucas, avaient envoyé des messages qui faisaient plus mal que les cris :

« Appelle-nous quand tu seras arrivée », « Ne fais pas de bêtises », « On s'en sortira ». Leurs mots avaient une façon de vibrer dans la pièce, comme des cordes trop tendues, attendant juste le bon coup pour se rompre.

Le téléphone vibra dans sa poche et elle respira en douceur comme pour se rappeler le calme. C'était son frère, Luc, à qui elle avait confié peu de détails sur ce qu'elle cherchait vraiment. « Le Canada est immense, Élisabeth, mais c'est souvent le plus petit village qui nous retient, ».

avait-il dit en riant d'un rire qui sonnait faux. Elle avait souri aussi, mais ce n'était plus cette souriante démonstration qui les avait unis autrefois. C'était une preuve que, malgré tout, quelqu'un était là pour surveiller le cap.

Elle n'avait pour l'instant rien prévu, sauf l'avion qui emmenait son corps loin d'ici. Un écran d'ordinateur où apparaîtraient des messages des enfants, peut-être, peut-être pas, l'accompagnait également. En quittant le Canada, elle emportait des objets et des détails qui ne devaient rien dire de son nouveau monde : une écharpe en laine chaude, un carnet de voyage dont la couverture était fissurée par le temps, une photo ancienne d'elle avec son premier amour lointain. Tout cela tenait dans deux valises lourdes qui obéissaient à sa volonté comme si elles comprenaient mieux que quiconque pourquoi elle partait.

Le vol s'ébranla. Le moteur vibra avec une sorte de bourdon obstiné qui disait: « Tu ne reviendras pas tout de suite. » Était-ce une promesse ou une menace? Élisabeth ne le savait pas, mais elle se tenait droite, tel un capitaine qui ne montre pas son tremblement. Le siège-chauffant qui promettait un confort qui ne viendrait peut-être jamais avait l'air d'un piège de velours et était trop rigide. Elle suivait la routine à bord : café tiède, lecture d'un roman dont la couverture était décrépie et qui avait connu d'autres mains, puis, entre les pages, un post-it sur lequel elle avait écrit, en lettres tremblantes: « Laisse arriver le temps. ».

L'arrivée

À l'atterrissage, Paris accueillit Élisabeth avec une lumière qui semblait avoir été préparée pour les romans, pas pour un départ qui avait déjà tout changé. La ville était dense, lente et pressée à la fois, comme si elle respirait avec les tempêtes qui passaient au loin dans l'océan. Elle sortit de l'aéroport et le vent lui souffla à peine les mots: « Bienvenue dans mon monde, Élisabeth. ».

Elle était venue du Canada pour rejoindre Joëlle dans une petite ville de province, loin du tumulte des grandes métropoles. Joëlle l'avait attendue avec une simplicité qui semblait presque trop nette pour être vraie: un sourire mesuré, des yeux qui avaient vu des choses et qui ne s'étonnaient plus. Leur rencontre avait été une sorte d'orage doux, un coup de foudre qui ne s'était pas tout à coup dissipé, mais qui avait trouvé son rythme, ses limites et ses promesses.

Joëlle était fascinante et exigeante à la fois: une femme de quarante-sept ans, d'origine française, possédant une mémoire des rues et des décors qui semblaient parler comme une langue étrangère appelée « chez soi ».

Au fil des rues, Élisabeth sentit que la ville reconnaissait son pas ; ce n'était pas chez elle, mais c'était comme si elle avait été ici autrefois et avait été chassée trop tôt. Joëlle l'attendait dans un café près de la gare, un endroit qui semblait sorti d'un livre de lettres : des murs couleur océan, des tables en bois rugueux et le parfum du café qui ronronnait comme un chat heureux. Joëlle était assise près de la fenêtre, ses mains croisées sur une nappe en papier, et son regard ne s'évadait pas : il savait où il allait, même quand tout autour était en désordre. Elle se leva lentement.

« Tu es arrivée » dit Joëlle. Sa voix avait cette tonalité qui promettait sécurité, mais qui pouvait aussi mener en des lieux inconnus.

« Oui, » répondit Élisabeth, qui trouve dans ce simple oui une force qu'elle ne s'en serait pas doutée. « Je suis là. ».

Elles parlèrent de manière mesurée, comme deux voyageurs qui ne veulent pas tout dire d'un seul coup. Elles évoquèrent la route qui les mènera peut-être vers une vie commune, mais qui, pour l'instant, se déployait surtout comme un espace à explorer, un territoire qui n'appartenait encore à personne. Élisabeth expliqua brièvement sa décision : un besoin de respirer, une envie d'apprendre ce que c'était que de s'apercevoir autrement, d'être vue sans les angles morts que son ancien cadre avait pu créer. Joëlle, avec sa franchise habile, posa les questions qui fâchent, mais nécessaires: « Et les enfants? Et le travail? Et les racines? ».

Il y eut un silence honnête posé sur la table. Élisabeth sentit son cœur recevoir chaque mot comme une piqure légère qui, pourtant, marquait son écran intérieur avec une clairvoyance nouvelle. Elle ne

cherchait pas la fuite, mais un angle de lumière qui aurait pu donner forme à une vie qui jusqu'alors s'était bornée à survivre.

Elle en dit peu sur les enfants. Pas encore. Pas tout de suite. Elle expliqua plutôt les sensations qui la traversaient : la fatigue des années où l'on a pensé que le bonheur était un lieu, pas une pratique. L'étonnement d'un âge où l'on peut encore tout réinventer, mais où l'on devient aussi responsable de ce que l'on crée pour les autres. Le regard de Joëlle s'adoucit. Elle prit la main d'Élisa, puis la retira, comme pour ne pas briser la fragile glace de leur début et dit simplement : « On avance, très lentement, mais on avance. ».

Leur conversation glissa ensuite vers les détails pratiques : l'appartement, le travail, les documents, les polices d'assurance et les affidavits qui pourraient être demandés à l'aube d'un éventuel mariage ou d'un statut d'union. Élisa sentait l'envie, brûlante et délicate, de tout clore d'un seul geste, de s'engager sans hésitation. Mais dans sa tête résonnait déjà l'écho des voix de ses enfants, des appels qui arrivaient ou qui s'éclipsaient, des mots qu'elle n'avait pas encore trouvé comment dire sans les blesser. Elle savait que ce chapitre serait aussi un chapitre d'absence.

Alors, à l'effort de partir s'ajoutait le poids des attaches. Elle pensait à Maïa et à Lucas comme deux rivières qui avaient pris leur propre lit dans les années et qui avaient laissé derrière elles des bancs de pierre où elle aimait parfois se poser pour écouter le silence.

La soirée se termina par une promenade dans les rues pavées, le long des quais, où l'eau des canaux reflétait les lampadaires comme des fragments d'elle-même émiettés et retrouvés. Les mots y tombaient, non pas comme des coups d'épée, mais comme des feuilles qui craquent sous le pas : des intentions, des questions, des possibles qui se glissaient dans le vent.

À la fin du jour, quand le ciel s'enveloppa d'un bleu sombre et les cafés se vidèrent. Élisa se retrouva assise face à la mer avec le bruit des vagues qui venaient mourir sur le sable, comme si elle avait toujours su qu'elle finirait ici, entre deux terres, entre deux vies, entre deux noms. Elle sortit son carnet et écrivit rapidement, sans trop réfléchir : « Je ne sais pas encore qui je deviendrai, mais je sais que je le ferai ici, avec toi. ».

Elle tendit le carnet à Joëlle, qui lut quelques phrases, puis leva les yeux vers elle avec une expression qui n'était ni un remerciement ni une promesse, mais une invitation. « Nous allons écrire ça ensemble, Élisabeth. Pas pour masquer ce que tu laisses derrière, mais pour construire ce que tu vas trouver. ».

La réponse n'était pas écrite, mais elle était là, dans les doigts qui tremblaient légèrement et dans le sourire qui, enfin, osa se révéler sans honte. Peut-être que ce serait difficile, peut-être que ce serait merveilleux ; peut-être que ce serait les deux à la fois. Dans ce premier soir, tout s'ouvrait encore, comme une porte qui ne s'est pas encore refermée.

La suite, elles la découvriraient ensemble, pas à pas, avec la lenteur nécessaire pour ne pas se perdre et la ténacité requise pour ne pas hésiter trop longtemps. Le départ avait commencé bien avant l'avion et ce chapitre venait juste de trouver son propre souffle.
